Marie Cosnay

Manger les animaux

Il y a une dizaine d'années, j'ai entrepris de retraduire *Les Métamorphoses* d'Ovide.

Je me suis donné comme objectif d'être au plus près de la structure latine.
J'ai fait le pari que la structure donnerait le rythme, la cadence.
Je crois que je réalisais peu à peu, au cours de la traduction, que ce texte-monstre (comme dirait Ovide : *monstrum*) était plus qu'un incessant livre d'images en mouvement, qu'il était aussi un chant.
Je le voulais moi aussi pour la voix.
C'est-à-dire : je le voulais à l'oral.

Si le texte d'Ovide peut être traduit, ce n'est pas par ce qui en lui est « typique », par ce qui en lui *obéit*, mais par ce qui est singulier, très singulier, orienté comme ça lui chante : c'est son latin à lui. C'est l'originalité que je traduis.
Ou plutôt, que je tente de traduire.

L'enjeu de cette traduction ?
Donner une lecture des *Métamorphoses* à la fois plus proche d'Ovide et plus proche de nous : l'enjeu de toute traduction.

Voici un extrait du Livre XV (vers 60 à 142), où Ovide fait parler Pythagore, qui refuse qu'on mange les animaux.

P. Ouidius naso

Metamorphoses
Liber XV *(60-142)*

Vir fuit hic ortu Samius, sed fugerat una
et Samon et dominos odioque tyrannidis exul
sponte erat isque licet caeli regione remotos
mente deos adiit et, quae natura negabat
visibus humanis, oculis ea pectoris hausit,
cumque animo et vigili perspexerat omnia cura,
in medium discenda dabat coetusque silentum

Ovide

Les Métamorphoses
Livre XV (v. 60-142)

Il y avait un homme, né à Samos, il avait fui
et Samos et ses maîtres par horreur de la tyrannie ; il s'était
de lui-même exilé. Loin des dieux et de leur région de ciel,
mais proche d'eux par la pensée ; ce que la nature refuse
aux regards de l'homme, avec les yeux de l'intelligence, il le prend.
Avec esprit, une attention incroyable, il a tout observé,
il l'apprend au monde ; entouré d'hommes silencieux

dictaque mirantum magni primordia mundi
et rerum causas et, quid natura, docebat,
quid deus, unde nives, quae fulminis esset origo,
Iuppiter an venti discussa nube tonarent,
quid quateret terras, qua sidera lege mearent,
et quodcumque latet, primusque animalia mensis
arguit inponi, primus quoque talibus ora
docta quidem solvit, sed non et credita, verbis:

qu'étonnent ses paroles, il enseigne les principes du vaste monde,
les causes des choses, ce qu'est la nature,
ce qu'est un dieu, d'où viennent les neiges, l'origine de la foudre,
si c'est Jupiter, quand les nuages se percutent, qui tonne, ou les vents,
ce qui secoue les terres, selon quelle loi bougent les étoiles,
bouge ce qui se cache ; le premier il a refusé qu'on mange
les animaux ; le premier il a ouvert sa bouche
savante pour de telles paroles – elles n'ont pas été entendues :

'Parcite, mortales, dapibus temerare nefandis
corpora! sunt fruges, sunt deducentia ramos
pondere poma suo tumidaeque in vitibus uvae,
sunt herbae dulces, sunt quae mitescere flamma
mollirique queant; nec vobis lacteus umor
eripitur, nec mella thymi redolentia florem:
prodiga divitias alimentaque mitia tellus
suggerit atque epulas sine caede et sanguine praebet.
carne ferae sedant ieiunia, nec tamen omnes:
quippe equus et pecudes armentaque gramine vivunt;
at quibus ingenium est inmansuetumque ferumque,
Armeniae tigres iracundique leones
cumque lupis ursi, dapibus cum sanguine gaudent.
heu quantum scelus est in viscera viscera condi
ingestoque avidum pinguescere corpore corpus
alteriusque animans animantis vivere leto!
scilicet in tantis opibus, quas, optima matrum,
terra parit, nil te nisi tristia mandere saevo
vulnera dente iuvat ritusque referre Cyclopum,
nec, nisi perdideris alium, placare voracis
et male morati poteris ieiunia ventris!

« Épargnez-vous, mortels, ne salissez pas de nourritures de mort
vos corps. Il y a des fruits, il y a, qui courbent les branches
sous leur poids, des pommes, il y a dans les vignes de grosses grappes.
Il y a des herbes douces, il y en a qui peuvent s'adoucir
ou mollir sous la flamme, on vous laissera le lait
et le miel qui sent la fleur de thym ;
abondante, la terre produit des richesses, de doux aliments,
elle offre à manger sans meurtre, sans qu'on verse le sang.
Les bêtes apaisent leur faim par la chair ? Pas toutes,
le cheval, les troupeaux de moutons, les bœufs vivent d'herbe.
Ceux qui sont d'un naturel sans pitié, sauvage,
les tigres d'Arménie, les lions furieux,
les ours et les loups adorent se nourrir de sang.
Ah, quel grand crime d'enfouir des entrailles dans nos entrailles,
de grossir notre corps avide de corps engloutis,
d'être vivant par la mort d'un être vivant !
Parmi tant de richesses, que la meilleure des mères,
la terre, enfante, rien ne te fait plaisir que de t'envoyer sous la dent
de pauvres chairs blessées ? Comme faisaient les Cyclopes ?
Si tu ne fais mourir personne, tu ne peux apaiser
la faim d'un ventre vorace qui n'attend pas ?

'At vetus illa aetas, cui fecimus aurea

Mais cet âge, vieil âge, à qui nous faisons un

nomen,
fetibus arboreis et, quas humus educat, herbis
fortunata fuit nec polluit ora cruore.
tunc et aves tutae movere per aera pennas,
et lepus inpavidus mediis erravit in arvis,
nec sua credulitas piscem suspenderat hamo:
cuncta sine insidiis nullamque timentia fraudem
plenaque pacis erant. postquam non utilis auctor
victibus invidit, quisquis fuit ille, leonum
corporeasque dapes avidum demersit in alvum,
fecit iter sceleri, primoque e caede ferarum
incaluisse potest maculatum sanguine ferrum
(idque satis fuerat) nostrumque petentia letum
corpora missa neci salva pietate fatemur:
sed quam danda neci, tam non epulanda fuerunt.

'Longius inde nefas abiit, et prima putatur
hostia sus meruisse mori, quia semina pando
eruerit rostro spemque interceperit anni;
vite caper morsa Bacchi mactandus ad aras
ducitur ultoris: nocuit sua culpa duobus!
quid meruistis oves, placidum pecus inque tuendos
natum homines, pleno quae fertis in ubere nectar,
mollia quae nobis vestras velamina lanas
praebetis vitaque magis quam morte iuvatis?
quid meruere boves, animal sine fraude dolisque,
innocuum, simplex, natum tolerare labores?
inmemor est demum nec frugum munere dignus,

qui potuit curvi dempto modo pondere

nom en or,
avec les petits des arbres, avec les herbes que la terre produit,
il était heureux, il ne souillait pas sa bouche de sang.
Alors, les oiseaux tranquilles bougeaient par les airs leurs ailes,
le lièvre sans peur gambadait au milieu des champs,
le poisson naïf ne se prenait à aucun hameçon,
tout était sans pièges, sans crainte de trahison,
tout était plein de paix. Quand le premier homme, bon à rien,
a eu envie de viande, quel qu'il soit, quand il a malaxé
dans son ventre avide les corps que mangent aussi les lions,
il a ouvert la voie au crime : après le meurtre des bêtes,
le fer chauffe, il se tache de sang !
Assez : si quand ils cherchent à nous tuer
on les envoie à la mort, la piété est sauve, j'avoue.
Les donner à la mort, soit ; les manger, non.

La barbarie est allée plus loin et on a pensé
qu'en première victime méritait de mourir la truie : de son groin
courbé elle arrachait les semences et tuait l'espoir de l'année.
Le bouc, qui mord la vigne, on dit que sur les autels de Bacchus
vengeur il a été égorgé : eux, c'est leur faute qui les a perdus.
Mais vous, qu'avez-vous mérité, brebis, troupeau paisible, nées
pour protéger les hommes, qui portez dans votre flanc plein le nectar,
qui pour de doux vêtements nous offrez vos laines
et nous aidez par votre vie plus que par votre mort ?
Qu'ont mérité les bœufs, animaux sans ruse, sans malice,
inoffensifs, simples, nés pour supporter la peine ?
Il est sans mémoire, n'est pas digne de recevoir des fruits

celui qui peut, soulagé du poids de la charrue

aratri
ruricolam mactare suum, qui trita labore
illa, quibus totiens durum renovaverat arvum,
quot dederat messes, percussit colla securi.
nec satis est, quod tale nefas committitur: ipsos
inscripsere deos sceleri numenque supernum
caede laboriferi credunt gaudere iuvenci!
victima labe carens et praestantissima forma
(nam placuisse nocet) vittis insignis et auro
sistitur ante aras auditque ignara precantem
inponique suae videt inter cornua fronti,
quas coluit, fruges percussaque sanguine cultros
inficit in liquida praevisos forsitan unda.
protinus ereptas viventi pectore fibras
inspiciunt mentesque deum scrutantur in illis;
inde (fames homini vetitorum tanta ciborum)
audetis vesci, genus o mortale! quod, oro,
ne facite, et monitis animos advertite nostris!
cumque boum dabitis caesorum membra palato,
mandere vos vestros scite et sentite colonos.

recourbée,
égorger son laboureur, celui qui frappe le cou broyé
de peine, grâce auquel si souvent il retourne son champ dur,
prépare tant de moissons, celui qui le frappe à la hache.
Ce n’est pas assez de commettre la barbarie ; on y implique
les dieux, on croit que le divin d’en-haut
se réjouit du meurtre du taureau de peine.
La victime est sans tache, d’une beauté magnifique,
elle a plu, c’est son drame ; parée de bandelettes et d’or
on l’installe sur les autels, elle entend, ignorante, qu’on prie,
elle voit qu’on pose sur son front, entre ses cornes,
les fruits qu’elle a cultivés, et frappée, elle teint de sang
les couteaux qu’elle a peut-être vus, avant, dans l’eau limpide.
Aussitôt les fibres arrachées à son cœur vivant
on les examine, on y cherche les pensées des dieux.
Voilà de quoi, tant est grande la faim de l’homme pour les nourritures interdites,
vous osez vous nourrir, race mortelle. Voilà, je vous en prie,
ne le faites pas, écoutez mes avis ;
quand vous donnerez à votre palais les membres des bœufs massacrés,
sachez-le, sentez-le, vous mangez vos paysans.

Marie Cosnay est née en 1965 à Bayonne. Vit dans les Landes. Professeure de lettres classiques, traductrice de textes antiques, écrivaine. Auteure d’une vingtaine de livres, dont récemment : *Le Fils de Judith* (Cheyne, 2014), *Cordelia la guerre* (L'Ogre, 2015), *Sanza lettere* (éditions de l'Attente, 2015), *Vie de HB* (Nous, 2016), *Aquerò* (L’Ogre, 2017). Elle publie également des livres numériques chez Publie.net. Sa traduction des *Métamorphoses* d’Ovide paraîtra aux éditions de l’Ogre en 2017.